

Bibliothekschronik = Chronique des bibliothèques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare, Schweizerische Vereinigung für Dokumentation = Nouvelles / Association des Bibliothécaires Suisses, Association Suisse de Documentation**

Band (Jahr): **40 (1964)**

Heft 6

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

durch den mittleren Dienst, also Untersuchungen über Buchstempelung, Wasserzeichen, Exlibris usw gegeben werden.

Nicht zum Thema unserer Besprechung gehört ein Dilemma, das der Schreiber zum Schluß wenigstens anmerken möchte. Gemeint ist der Zeitkonflikt zwischen der systematischen Bearbeitung eines Handschriftenbestandes und der Bewältigung der sogenannten «laufenden» Verpflichtungen. So kann zum Beispiel ein Anfall von einigen hundert Anfragen pro Jahr die aktiv betriebene Handschriftenerschließung völlig lahmlegen. Realisiert man die Summe aller dieser Aufgaben, so wird kaum je zuviel personale und technische Hilfe zur Hand sein, um ihnen voll zu genügen.

Bibliothekschronik — Chronique des bibliothèques

Schweiz

SOLOTHURN, *Zentralbibliothek*. Robert Zeltner, *alt Sekretär der Zentralbibliothek Solothurn* †. Am 4. November 1963 starb in Solothurn Robert Zeltner, gewesener Sekretär der Zentralbibliothek, wenige Monate nach Vollendung seines 70. Lebensjahres. Mit ihm schied ein charakteristischer Bibliothekar der alten Schule, mustergültig pflichtgetreu und peinlich genau in allen seinen Arbeiten, der noch sozusagen zu jedem ihm anvertrauten Buch ein persönliches Verhältnis hatte und der für Generationen von Schülern und Lesern im eigentlichen Sinne «die Bibliothek» verkörpert hatte. Geboren 1893 in Karlsruhe, hatte er sich ursprünglich für die Laufbahn eines Hochbautechnikers ausgebildet, doch die Krisenzeiten der Zwanzigerjahre waren dem jungen Techniker weder in seinem deutschen Geburtsland noch in der schweizerischen Heimat günstig, wohin er sich in der Hoffnung auf bessere Möglichkeiten gewandt hatte. Doch wurde ihm hier die wohl zunächst nur als Notlösung gedachte Anstellung an der damaligen Stadtbibliothek Solothurn 1928 zur eigentlichen Lebenserfüllung. Volle dreißig Jahre diente er seiner 1931 in der Zentralbibliothek aufgegangenen Bibliothek mit dem ganzen Einsatz seiner Persönlichkeit, und sogar als er 1958 nach Erreichung der Altersgrenze in den Ruhestand trat, fand er immer wieder den Weg in die Bibliothek, mit der er sich gleichsam verwachsen fühlte, um hier kleinere Hilfsarbeiten zu leisten. Ernsthaften, wenn auch eher stillen Anteil nahm Robert Zeltner auch an der Tätigkeit der VSB; in den Jahren 1952—1958 amtierte er als verantwortungsbewußter Rechnungsrevisor der Vereinigung. Seine bleibendste Leistung aber bildet die jährliche «Bibliographie der solothurnischen Geschichtsliteratur», die er von 1930—1962 im Auftrag des Historischen Vereins des Kantons Solothurn für dessen «Jahrbuch für solothurnische Geschichte» verfaßte und die ein unentbehrliches Hilfsmittel für die solothurnische Geschichtsforschung und Heimatkunde im weitesten Sinne darstellt. Für seine große, mit ebensoviel persönlicher Bescheidenheit wie Uneigennützigkeit geleistete Arbeit in allen seinen Tätigkeitsbereichen werden alle, die daraus Nutzen und Gewinn zogen, Robert Zeltner dauernde Dankbarkeit und Anerkennung bewahren. H. Sigrist

ZÜRICH. *Bibliothek ETH*. «Der Bücherwagen», so heißt das neue interne Bulletin für das Personal der ETH-Bibliothek. Es soll ein Sprachorgan für alle sein, in welchem sie ihre Gedanken ungehemmt zum Ausdruck bringen können. Wir können den Initianten dieses Bulletins nur gratulieren und hoffen, daß das neugeborene Kind sich als lebensfähig erweise.

Groupe régional de Berne

Vacances en Grèce (16 mai au 8 juin 1964)

Cette fois c'est bien de vacances qu'il s'agissait, on allait donc oublier lecteurs exigeants, bouquins poussiéreux, problèmes lancinants de place et s'évader vers cette Grèce, mère nourricière de notre pensée et de notre art. Peut-être bien que pour chacun des 24 participants ce voyage fut une aventure personnelle, correspondant à leur nature et, de ce fait, la moisson d'impressions qu'ils en rapportèrent n'était pas la même. Cependant, malgré des différences d'appréciations, un sentiment commun nous rapprocha tout au long du voyage: la reconnaissance d'avoir eu la chance unique d'y prendre part. Initiation pour la plupart, ce voyage avait été préparé avec la compétence et le soin que nous sommes maintenant habitués à attendre de notre cher collègue Robert Nöthiger. Peut-être s'est-il encore dépassé cette fois, ayant été jusqu'à explorer soigneusement, l'année dernière, l'itinéraire prévu, ne laissant rien au hasard, fixant les étapes au gré de nos possibilités physiques et financières. Nous lui devons un grand, un chaud merci!

Les voyageurs venaient de Berne, Zurich, Lucerne et Genève, ils se retrouvèrent joyeusement à Milan, et à Brindisi, je me joignis à eux. Après une visite sommaire de quelques belles églises datant du moyen âge, un vent froid et la fatigue de 24 heures de voyage se faisant sentir, ce fut avec satisfaction que nous prîmes le chemin du port où nous attendait un succulent dîner. Les calories emmagasinées nous donnèrent les forces de parcourir en portant nos valises les quelques 500 m. qui nous séparaient de l'*Appia*, le bac qui fait la navette entre Brindisi et Patras et sur lequel nous nous embarquâmes à 10 h. et demie. Nous avons pleinement joui, tant à l'aller qu'au retour, de ce bateau spacieux et confortable qui fait honneur à la société de navigation Adriatica. Après une traversée sans histoire, l'*Appia* faisait escale de bon matin à Corfou, le temps de débarquer quelques passagers et de déguster d'excellentes fraises des bois apportées à bord par des indigènes. Un peu plus tard nous nous sommes retrouvés sur le pont pour entendre deux exposés, l'un sur la géographie, l'autre sur la culture grecque. De plus MM. Nöthiger et Hunsperger, avaient composé un dépliant, illustrant à l'aide de graphiques, les périodes de l'histoire, de l'art et de la littérature grecque. Ce dépliant très soigneusement préparé, représentait des semaines de labeur assidu. Nous étions très touchés que nos collègues, d'autres encore par la suite, aient ainsi sacrifié leurs loisirs, pour réduire au minimum les frais considérables que représentent les guides attitrés. Ce n'est qu'à Athènes que nous devions avoir recours à un guide professionnel, pour la visite de l'Acropole et du musée national. Nous eûmes ainsi l'occasion d'admirer sa compétence et son infaillible mémoire. Allemande de naissance, elle est l'épouse d'un professeur grec; nous n'aurions pu avoir guide meilleur.

L'Appia mouilla à Patras vers 6 heures du soir, c'est là que nous foulâmes pour la première fois le sol de la Grèce. Les formalités douanières rapidement expédiées, nous montâmes à bord de notre car l'«Espérus», nom significatif, qui, avec son fidèle chauffeur Basilio, devait nous conduire à travers le Péloponnèse jusqu'à Athènes. Avant de continuer, il faut que je vous présente Basilio, car, lui aussi, est responsable pour une bonne part, de la réussite du voyage. Excellent chauffeur aux prompts réflexes, même sur les routes à peine tracées, je pense à celle de l'Héraion d'Argos, ou à celle, vertigineuse, qui monte à Acro-Corinthe, il a veillé sur nous avec une sollicitude toute paternelle. Il ne s'asseyait jamais à table avant que tout le monde ne fût servi, aidant lui-même au service, ayant un oeil vigilant sur les comptes, les achats, servant d'interprète et s'entretenant avec nous grâce à quelques rudiments d'allemand ou à des signes plus éloquents parfois. Lorsque, revenus à Patras, nous prîmes congé de lui, il nous sembla quitter un ami. Massés sur le pont de l'Appia pour un dernier adieu, nous le voyions debout tout seul à côté de son car. Il ne pouvait se décider à reprendre le chemin de la capitale et nous avions presque mauvaise conscience de l'abandonner ainsi, tel un vêtement, dont on n'a plus besoin. C'est que la vie est faite de rencontres fugitives, d'amitiés spontanées qui se nouent et se dénouent au gré de notre destin. Il en fut ainsi ce soir du 6 juin où nous quittions cette terre de Grèce qu'à peine foulée, nous croyions cependant connaître et aimer.

Jusqu'à Olympie, notre première étape, la route longe la mer, le soleil, un globe de feu apparaissant et disparaissant parmi les nuages, nous accompagna un bout de chemin, puis la nuit tomba brusquement. Un hôtel accueillant, une nuée de soubrettes qui, riant et gesticulant, s'abattirent sur nos valises, un sommeil réparateur et, le matin, un soleil resplendissant, nous firent bien augurer de la suite du voyage. Le petit déjeuner rapidement expédié, nous partions à la découverte d'Olympie, de ses temples, des ses palestres où s'entraînaient les athlètes des fameuses olympiades dont le début officiel se situe en l'an 776 av. J.-C. Pendant leur déroulement une trêve sacrée mettait fin à toutes les luttes, les olympiades devinrent ainsi un symbole d'unité pour le monde grec. Une de nos collègues nous réunit sous les pins pour nous donner un bref aperçu de ce haut lieu de l'antiquité, il ne reste hélas, guère que des vestiges des grands temples de Zeus et de Héra, de l'atelier de Phidias et du stade. Mais l'heure du départ avait sonné, nous devions, avant la nuit, gagner Mycènes. C'est dans cet endroit agreste que nous établîmes notre quartier général dans la rustique petite auberge de «La belle Hélène» qui avait eu l'honneur d'abriter Schliemann, et depuis, bien d'autres archéologues. De Mycènes, il était aisé d'atteindre Nauplie, Tirynthe et Epidaure que nous devions visiter par la suite. Le lendemain, de bon matin pour devancer l'avalanche de touristes que déversaient de nombreux cars, nous partîmes visiter la forteresse d'Agamemnon dont le nom prestigieux évoque tant de souvenirs, mi-historiques, mi-mythologiques. Cette visite fut des plus intéressantes, de la célèbre porte des Lions, à l'acropole d'où l'on jouit d'une vue admirable, au trésor d'Atrée (ou tombeau d'Agamemnon) remarquable construction en forme de ruche. On est saisi d'admiration devant la perfection à laquelle étaient arrivés, environ 13 siècles av. J.-C., les Mycéniens. A cheval sur un éperon de la montagne, la forteresse domine la plaine et sa défense devait être relativement aisée.

Par une limpide soirée nous fûmes à Epidaure, ce sanctuaire d'Esculape (ou d'Asclépios pour les Grecs). L'on conçoit sans peine que ce paysage reposant et

tonique devait exercer une influence bénéfique sur des nerfs malades, davantage, me semble-t-il, que le traitement-choc de la fosse aux serpents. Après qu'une collègue eut, non sans peine, trouvé un endroit propice et tranquille pour nous orienter sur les lieux avant de nous lâcher dans le dédale des fouilles, nous partîmes, chacun à sa guise, visiter ce qui attirait notre attention. Nous nous retrouvâmes vers le coucher du soleil alors que les cars avaient emmené les foules, au théâtre, joyau de cet endroit. Datant du 5^e siècle av. J.-C., il est remarquablement conservé. Du haut de ses gradins, la vue plonge sur la scène et, au-delà, sur les collines couvertes de pins, dorés par le soleil à son déclin. Un de nos collègues nous fit alors la surprise de déclamer en pur dialecte bernois un passage de l'Odyssee: la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa. A notre émerveillement, ses paroles, grâce à une acoustique exceptionnelle, nous parvinrent clairement jusqu'aux derniers gradins.

Le lendemain, à la première heure, nous prenions congé de l'hospitalière Mycènes, nous voulions monter à Acro-Corinthe, ancienne forteresse-refuge. Ses ruines imposantes dominent un panorama dont l'étendue et la beauté valaient bien l'effort d'une rude grimpe sous un soleil de feu. Les champs, espèce de mosaïque, de verts, de jaunes, de bruns et de rouges, montaient à l'assaut des collines et dévalaient jusque vers le littoral, frange argentée au bord d'une mer d'un bleu doux, sur la droite on distinguait nettement l'isthme de Corinthe. Un rapide coup d'oeil aux ruines de l'ancienne cité et nous remontons dans l'Espérous qui nous dépose à Xylokastron à l'heure du déjeuner. Cette fois nous étions logés dans de ravissants bungalows appartenant à la société de navigation grecque Ty-paldos. Sous les pins, entourés de fleurs, ils portent tous, comme de raison, des noms mythologiques. L'on demandait la clef de «Narcisse», indiquait au garçon de porter la valise à «Polydorus», l'on n'était pas loin de se sentir propriétaire de ces pied-à-terre charmants; le linge et les costumes de bain qui séchèrent bientôt sous les porches ajoutèrent leur note familière et pittoresque. Notre «dolce far niente» sur la plage fut interrompu par une excursion au monastère de Mégaspilaion. On y accède par un chemin de fer à crémaillère qui passe par une étroite vallée encaissée entre des pentes abruptes. Le paysage sauvage rappelle un peu celui du Valais entre Brigue et Sierre. Un sentier assez raide et caillouteux monte, en une heure, au couvent; détruit et reconstruit après la guerre, il n'offre rien de très remarquable, excepté son église qui contient une icône miraculeuse et vénérée, et sa grotte, espèce de Lourdes en miniature.

Mais voici déjà le moment de quitter le Péloponnèse aux aspects si divers, fertile et aride, les forêts alternant avec les pentes nues couvertes de genêts, les riches plantations d'agrumes aux parfums capiteux bordant le littoral. Nous allions passer dans l'Attique où la pluie se fait rare, où la culture par excellence est l'olivier qui, nous l'avons vu en montant à Delphes, couvre de vastes étendues de son feuillage argenté. La traversée d'Aegion à Itea en bac sous un soleil éblouissant, et par une mer d'azur, fut trop courte à notre gré. La mer, dont les dieux, généreux d'autre part envers notre pays, ne nous ont point dotés, exerce une attraction spéciale sur les Suisses, surtout lorsqu'elle a des allures de lac bien sage. Le «grand chef», c'est ainsi que Basilio désignait notre collègue Nöthiger, nous avait réservé une surprise, celle de nous loger dans un hôtel de premier ordre, surplombant la gorge de Pleistos que dominant les Phaedriades. La vue s'étendait au loin sur le moutonnement argenté des oliviers jusqu'au golfe d'Itea. Les nuits

fraîches, le clair de lune, le chant du coucou, le silence, l'air pur, tout contribuait à nous faire désirer de prolonger ce séjour enchanté. La visite des ruines de l'antique Delphes confirma notre impression d'une beauté sauvage et grandiose. Sanctuaire d'Apollon dès le XIIe siècle av. J.-C., siège du fameux oracle, Delphes joua un grand rôle dans l'histoire grecque. L'on peut encore admirer les vestiges du célèbre temple d'Apollon, le trésor des Athéniens, petit temple dorique de la fin du IVe siècle avant notre ère, élevé avec la dîme du butin pris aux Perses après la bataille de Marathon. Il a été fort bien restauré et il est, sans contredit, un des plus complets qu'il nous ait été donné de voir pendant ce voyage. Le musée, parmi un grand nombre de statues remarquables, contient celle du fameux aurige, statue en bronze du IVe siècle av. J.-C., et celle d'une adorable fillette au sourire malicieux. Nous montâmes encore jusqu'au stade qui domine l'antique Delphes et, au-dessous de la route, le deuxième champ de ruines nommé Marmaria (marbre). Inspirés par le site, les hommes de notre groupe voulurent se mesurer à la course, à notre regret nous n'avions pas de laurier pour couronner le vainqueur qui dut se contenter de nos applaudissements.

La route qui mène à Athènes, grimpe d'abord à flanc de la montagne jusqu'à Arachova, petit village situé à 1000 m. au-dessus du niveau de la mer, pour redescendre ensuite par des vallées bien cultivées jusqu'au monastère d'Hosios Loukas, un saint local qui mourut vers le milieu du Xe siècle. Sur son tombeau on édifia, au XIe siècle, l'église et le couvent actuels. L'église, de style byzantin, contient des mosaïques qui rappellent celles de Ravenne. L'architecture, aussi bien que les mosaïques et les icônes, sont d'une grande beauté et forment un tout d'une harmonie exceptionnelle; nous eûmes de la peine à nous en détacher.

L'arrivée dans la capitale, grouillante, bruyante, malodorante, nous plongea brusquement dans un monde dont nous avions un peu oublié l'existence. Il nous fallut une bonne nuit de sommeil, et de notre chambre, la vue de l'Acropole et du Lycabette, pour nous dédommager d'avoir échangé la paix champêtre contre l'incroyable circulation athénienne. Les six jours que nous passâmes à Athènes s'envolèrent comme un songe. Il est vrai qu'il s'y intercale une excursion à Egine et une à Marathon et au cap Sounion. Nous avons consacré toute une journée à Egine que l'on atteint en 1 h. et demie de traversée du Pirée. L'Espérus ne nous ayant pas suivis, il fallut s'empiler comme l'on pouvait dans l'autobus qui relie Egine à Haghia Marina. Le temple d'Aphaia, but de notre visite, est situé sur une colline couverte de pins qui l'encadrent et l'habillent, c'est peut-être une des raisons qui me l'ont fait préférer au temple de Poseidon à Sounion qui dresse au-dessus de la mer sa blanche nudité. C'est à Madame Hunsperger que nous dûmes un exposé très fouillé, illustré, et rendu plus vivant par des photos des statues qui ornaient les frontons du temple. Découvertes au début du siècle dernier par un Anglais auquel se joignirent deux Allemands, elles se trouvent maintenant dans un musée de Munich.

Avant de quitter Athènes, nous eûmes l'occasion d'admirer l'exposition d'art byzantin ordonnée avec beaucoup de goût, exposition à laquelle l'étranger contribua largement, l'Italie en particulier. La veille de notre départ pour les îles, nous avons passé une charmante soirée à Kiphisia, hôtes de M. le Dr. Muthmann, archéologue et attachée culturel de l'ambassade allemande en Grèce, anciennement à Berne, et de son épouse. Ils avaient eu la gentille attention d'inviter aussi le chancelier de l'ambassade suisse, M. Iten et sa femme. Il y avait, ce dimanche

là, une grève de taxis, de sorte que plusieurs d'entre nous eurent recours à de petites victorias branlantes, tirées par des chevaux qui piquaient un galop peu recommandable sur une route, genre piste de désert. Ayant erré quelque temps et risqué plusieurs fois de verser, nous finîmes par arriver à la résidence campagnarde de M. Muthmann. Le sympathique accueil, et la vue admirable de la terrasse sur l'Hymette et la ville, compensèrent largement les émois subis. La soirée se termina par un dîner en plein air, servi dans un restaurant connu pour sa bonne chère. On nous servit d'excellentes spécialités grecques, si généreusement, que même les meilleurs appétits n'en vinrent pas à bout.

Le soir du premier juin nous nous embarquâmes au Pirée à bord du Rhodos, l'esprit partagé entre la nostalgie des jours trop vite écoulés et l'expectative impatiente d'une nouvelle aventure. Hélas, les cinq jours de notre croisière s'envolèrent plus vite encore et il m'est impossible d'en donner, en quelques mots, une impression, même approchante. La croisière à bord du Rhodos était organisée par la société de navigation Typaldos, c'est elle aussi qui mettait à disposition des touristes les guides qui les accompagnaient dans les excursions. Nous fûmes favorisés, le groupe allemand dont nous formions la majorité, eut un guide, aussi excellent que charmant, en la personne de Madame K. Fotiades. Nous avons apprécié sa grande culture ainsi que sa remarquable connaissance de l'allemand et enfin, «Last not least» la souriante compréhension qu'elle témoignait à celles des participantes qui quittaient «en douce» ses savants exposés, pour se livrer aux délices de la mer. Là encore ce fut un congé qu'on eût voulu être un au revoir.

Le Rhodos voyageait de nuit, pour nous permettre de visiter tour à tour: Crète (Knossos) et son merveilleux musée. Rhodes, avec une charmante excursion à travers cette île fertile jusqu'à Lindos, Budrun (anciennement Halicarnasse) où nous touchâmes le sol de l'Asie mineure, Cos, Patmos, Délos et Myconos avec ses moulins à vent. Si je devais vous conter le détail de ces rapides visites, je n'en finirais pas, chacun en aura gardé un souvenir personnel, selon son intérêt ou son goût. Je pense qu'à chacun sera resté le désir d'y retourner plus longuement pour revoir ce qu'il avait le plus aimé. Quant à moi, si je devais choisir, j'hésiterais entre Crète, à peine entrevue et Patmos à l'éblouissante blancheur des maisons se détachant sur un ciel d'azur, à la beauté inouïe des baies qui découpent profondément la côte escarpée et y ménagent de petites anses à l'eau d'une limpidité cristalline. Le monastère qui chevauche la colline, offre aux regards, où qu'ils se tournent, une vision inoubliable. Il n'est pas surprenant que se situe là celle de Saint-Jean.

Mais il nous fallut redescendre, beaucoup trop tôt à notre gré, de ces hauts lieux, nous devons bientôt nous apercevoir que ces émotions et ces joies vécues ne sont que fugitifs épisodes dans la routine journalière. Peut-être est-ce bien qu'il en soit ainsi, il n'est ni bon, ni possible, de vivre trop longtemps dans un rêve, si beau soit-il. Mais il est possible, que plus d'un entre nous, rêve encore, les yeux ouverts au milieu de ses bouquins.

Violette Fayod

Ausland

Amsterdam, Bibliotheks- und Dokumentationsschule

Im September 1964 wurde in Amsterdam die im Dezember 1962 ins Leben gerufene Bibliotheks- und Dokumentationsschule mit 60 Schülern offiziell er-

öffnet. Der erste Jahreskurs behandelt die Grundkenntnisse, auf die großes Gewicht gelegt wird, und nächstes Jahr folgt ein Spezialkurs.

Die von der NIDER und der Vereinigung der Spezialbibliotheken organisierten Kurse für Dokumentare und Fachbibliothekare, die bereits in der Praxis stehen, werden weiterhin durchgeführt.

(aus: FID News Bulletin. Nr. 11 vom 15. November 1964, S. 45.)

Frankfurt a. M., Zentralstelle für maschinelle Dokumentation (ZMD)

Am 1. Juli 1964 hat in Frankfurt am Main die deutsche Zentralstelle für maschinelle Dokumentation ihre Tätigkeit aufgenommen, nachdem die Stiftung Volkswagenwerk sich bereit erklärt hat, 9,3 Millionen Mark für diese Zwecke zur Verfügung zu stellen.

Aufgabe der ZMD ist die Weiterverarbeitung maschinenlesbarer Daten, die bei Dokumentations- und Informationsstellen in Form von Lochkarten und Lochstreifen anfallen. Sie wird im Rahmen dieser Tätigkeit auch Forschungs- und Entwicklungsarbeit auf diesem Gebiet betreiben. Ferner werden Lehrgänge und Seminare für die an den Problemen der automatischen Dokumentation interessierten Personen durchgeführt.

Ihren Sitz hat die ZMD bis zur Errichtung eines eigenen Gebäudes an der Holzhausenstrasse 44 in Frankfurt am Main. Der Mitarbeiterstab besteht gegenwärtig aus 15 Personen, die in drei Abteilungen an der Vorbereitung folgender Projekte arbeiten: Dokumentation der Biologie, der Luft- und Raumfahrt, Mineralogie, Chemie und Medizin, mechanische Herstellung großer Bibliographien.

Der Maschinenpark wird eine IBM 1460 (16 000 Kernspeicherstellen, 6 Magnetband- und 4 Magnetplatteneinheiten, Lochkarten- und Lochstreifen-Ein- und Ausgabe, Drucker usw.) und eine Zuse Z 31 mit einem speziellen Dokumentationszusatz für Selektionsaufgaben umfassen. mb

Buchanzeigen und Besprechungen

Comptes rendus bibliographiques et livres reçus

Miniatures espagnoles et flamandes dans les collections d'Espagne. Exposition (18 avril—16 mai 1964) organisée sous les auspices de l'accord culturel hispano-belge par la Biblioteca Nacional de Madrid. Catalogue. Bruxelles. Bibliothèque Albert 1er, 1964. — 8°. XVI, 99 S., 48 pl.

In Fortsetzung ihres mannigfaltigen Ausstellungsprogramms vermittelte dieses Jahr die königliche Bibliothek Belgiens anhand von Dokumenten, die ihr durch die bedeutendsten öffentlichen

und privaten Sammlungen Spaniens, besonders aber durch die Nationalbibliothek von Madrid zur Verfügung gestellt wurden, einen interessanten Einblick in die spanische und flämische Miniaturenkunst. Wenn es auch nicht Sinn und Zweck des Unternehmens war, ein vollständiges Bild der Entwicklung dieser Kunstgattung zu geben, so vermochten die 126 ausgestellten Werke, die im vorliegenden, von José Lopez de Toro, Vizedirektor der Nationalbibliothek Madrid verfaßten Katalog eine kritische Würdigung erfahren, dennoch